

Phonologie diachronique et analogie dans un corpus latin préclassique

Albert MANIET

0.1.

Nous avons terminé il y a quelques mois la révision de la série algorithmique de règles que nous avons élaborée dès 1975 et qui est censée reproduire les étapes du développement phonologique d'une période récente de l'indo-européen jusqu'au latin préclassique (1). Nous avons appliqué par ordinateur cette série de règles à l'état ancien reconstruit d'un corpus latin de deux mille lignes (environ quinze mille mots et quatre-vingt mille segments phoniques) prises au hasard pour les trois quarts dans les comédies de Plaute et de Térence et, pour le reste, dans les fragments subsistant des autres poètes du 2e siècle avant J.C. et dans le *De Agricultura* de Caton. Le présent article constitue la première exploitation de la totalité des résultats bruts de cette application, c'est-à-dire de la comparaison du texte sorti de l'ordinateur avec le texte latin original. Nous avons choisi de traiter un aspect du développement linguistique commun à toutes les langues et qui a suscité bien des débats depuis l'Antiquité : le nivellement analogique (2). Etant donné le peu de temps dont nous disposons pour la remise de cet article, nous présentons surtout les faits globaux que nous avons relevés, nous réservant de les commenter de façon plus approfondie par la suite. A l'intention des latinistes non linguistes et des linguistes non latinistes qui pourraient lire ces lignes, nous mentionnerons brièvement le traitement phonétique "normal" et le modèle du nivellement analogique de chacune des catégories impliquées dans le processus. Ces notes explicatives ne constituent pas, bien entendu, l'objet formel de l'article. Le numéro des règles auxquelles nous renvoyons est celui de la série définitive (voir

note 1, *in fine*). Nous y avons ajouté entre < > le numéro correspondant, quand il existe, de la série précédemment publiée par la *Revue*... (voir note 1, l. 5 ss.). Précisons, pour terminer cette introduction, que nous entendons par nivellement analogique, dans le cadre de cette étude, les phénomènes, dus à un modèle clairement identifié et hautement probable, de maintien, d'altération ou de disparition d'un phonème, avec ses traits qualitatifs et quantitatifs, là où l'évolution régulière provoque d'autres résultats dans le même environnement phonique. Nous examinerons ici les *conséquences statistiques* de l'influence de l'analogie. C'est dire que nous n'affirmons pas que chacune des occurrences relevées a subi directement – fût-ce à date préhistorique – cette influence, mais que son phonétisme est à tout le moins un reflet de la modification d'un modèle plus ancien. Pour simplifier, nous parlerons de "formes analogiques" et de leurs occurrences.

0.2.

Globalement, nous en avons relevé 2650, donc, pour 15000 mots, une fréquence de plus de 17,66 %. En passant en revue chacune des catégories affectées, nous pourrions détailler ce pourcentage. En général, les occurrences sont très diversifiées. Nous indiquerons en note, avec leur graphie authentique, celles qui se présentent plus de deux fois dans une même catégorie, ainsi que les racines et les morphèmes représentés au moins cinq fois dans chaque catégorie. Nous n'avons pas tenu compte, dans cet article, des faits relatifs à la syncope, ni de certains faits, même systématiques, mais d'occurrence peu fréquente, comme la finale *-ti* de la deuxième personne du singulier du parfait, la finale *-int* de la troisième personne du pluriel du futur antérieur etc.

1.0.

Nous commençons par les catégories où l'analogie a joué systématiquement, autrement dit celles où le nivellement ne comporte aucune exception. Il s'agit des finales nominales classiques en *-a* (masculin et féminin singuliers et neutre pluriel), en *-ae* (génitif singulier et nominatif pluriel), en *-ī* et en *-ēs* (nominatifs pluriels), des finales verbales secondaires en *-t* et en *-nt*, des séquences *-ant(-)* et *-and-* finales ou intérieures dans les formes verbales et, enfin, des séquences *-ss-*, *-mpt-*, *-mps-*, *-mpl-*, *-ct-*, *-cs-*, provenant respectivement de *d ou

t + t, *m + t, *m + s, *m + l, *g + t, *g + s. Pour toutes ces catégories, nous avons fait usage d'un signe diacritique dans la reconstruction "indo-européenne" du texte. Nous l'indiquerons dans le commentaire, ainsi que la place qu'occupe dans notre série algorithmique la règle de transformation ou de maintien analogiques correspondante.

1.1.1.

La finale *-a* du nominatif singulier et du nominatif-accusatif pluriel thématique était anciennement **-ā* (< **eH₂*) sauf dans les dérivés féminins en *-ia*, de **ja* (< **jH₂*). Ces derniers ont peut-être influencé les anciens singuliers en **-ā*. Pour les neutres, on trouve dans d'autres langues un vocalisme tantôt plein (de **eH₂*), tantôt réduit (de **H₂*). Le premier type a subsisté dans les formes pronominales figées (*inter-eā* ...) et dans les noms de dizaines (*trīgintā* ...), le second s'est étendu à toutes les formes de la flexion pronominale. D'après les formes du type *intereā*, *trīgintā* et du type *cantā*, on voit que **ā* subsistait phonétiquement en finale absolue.

Les occurrences de la forme de nominatif singulier en *-a* sont au nombre de 237 (3), soit 9,11 %, celles de la forme de nominatif-accusatif pluriel, au nombre de 197 (4), soit 7,57 %.

1.1.2.

Dans le texte reconstruit, dont l'état est postérieur à l'amuïssement des "laryngales", ce *-a* se présente sous la forme $\bar{A}\$$; la règle 49, de date préhistorique, transforme définitivement $\bar{A}\$$ en *-a*.

1.2.1.

La finale du nominatif pluriel nominal classique en *-ī* était anciennement *-ōs* (de **o* + *es*). Cette finale a été remplacée par *-oi*, certainement d'après le modèle des démonstratifs, d'où finalement *-ī*. La séquence *-ōs* ancienne subsiste phonétiquement, comme le montrent *arbōs* etc.

Les occurrences de la forme de nominatif nominal en *-ī* sont au nombre de 82 (5), soit 3,15 %.

1.2.2.

Dans le texte reconstruit, ce *-ī* se présente sous la forme $\bar{O}\$$. La règle 176, de date inconnue, mais postérieure à la séparation du groupe latin et des autres groupes italiques, a transformé

$\bar{O}S\bar{\$}$ en $-oi$, attesté sous la graphie oe , d'où $-ei$ (règle 199 <132>), attesté dès 186 av. J.C., puis $-\bar{e}$ très fermé (que j'ai noté $E\epsilon$) (règle 207 <138>), attesté vers la même époque, puis $-\bar{i}$, règle 216 <144>.

1.3.1.

La finale du génitif singulier et du nominatif pluriel des thèmes classiques en $-a$ était anciennement $-\bar{a}s$ (< $*(e)H_2 + s$ et $*eH_2 + es$ respectivement). Cette finale figure encore à date ancienne dans des formes comme le pluriel *laetitiās* (= ae) et à date classique dans le composé figé *paterfamiliās*. Le génitif a certainement subi l'influence du génitif masculin en $-\bar{i}$, d'où la finale $-\bar{a}\bar{i}$ et de là $-ae$. Quant au nominatif, il a dû subir, comme dans les thèmes en $-o$, l'influence des démonstratifs, d'où $*-\bar{a}y$ et de là $-ae$.

Les occurrences des formes du génitif en $-ae$ sont au nombre de 21 (6), soit 0,8 %, celles du nominatif, au nombre de 70 (7), soit 2,69 %.

1.3.2.

Dans le texte reconstruit, le $-ae$ du génitif se présente sous la forme $\bar{A}\bar{S}$ et celui du nominatif sous la forme $\bar{A}\bar{S}\bar{\$}$. Ces deux finales sont remplacées respectivement par $-\bar{a}\bar{i}$, $-\bar{a}\bar{i}$ selon la règle 196, antérieure à 186 av. J.C., $-\bar{a}\bar{i}$ devient $*-\bar{a}\bar{i}$ selon la règle 212 <143>, puis $-ai$ selon la règle 228, et $-\bar{a}\bar{i}$ et $-ai$ deviennent enfin $-ae$ selon les règles 230, 231 <151, 152>. Ce dernier changement a dû s'opérer postérieurement au passage de $-ai$ ancien à $-ei$ (règle 197 <132>), réalisé dès 132 av. J.C., d'où $-\bar{i}$ (règle 216 <144>), noté vers 130 av. J.C.

1.4.1.

La finale du nominatif pluriel classique en $-\bar{e}s$ était autrefois $*-es$. Phonétiquement, $*-es$ devait aboutir à $-is$ (*cf.* les désinences $-is$ et $-tis$, de $*-es$, $*-tes$, du génitif singulier et de la 2e personne du pluriel). La finale ancienne a été remplacée par $-\bar{e}s$, manifestement sous l'influence des thèmes en $-\bar{i}$ (où $-\bar{e}s$ vient de $*ey + es$).

Les occurrences de la forme du nominatif pluriel en $-\bar{e}s$ sont au nombre de 41 (8), soit 1,57 %.

1.4.2.

Dans le texte reconstruit, le $-\bar{e}s$ du nominatif pluriel se présente sous la forme E\$S. La règle 73, de date préhistorique, la remplace définitivement par $-\bar{e}s$. Le changement de *es en $-is$ (règle 233 <155>) est nettement postérieur à l'amuissement de y entre voyelles, règle 65 <38> (sinon *ey-es serait devenu **eyis, d'où **is); il est donc postérieur à la règle analogique.

1.5.1.

Les finales secondaires de 3e personne du singulier et du pluriel étaient anciennement $-*t$ (sauf au parfait asigmatique, type *fuit*) et $*-nt$ respectivement. Phonétiquement, elles sont devenues $-d$ et $*-nd$ selon la règle 20, de date préhistorique, et le d final, bien attesté après voyelle dans les inscriptions archaïques (dès la 1ère moitié du 5e s. av. J.C.) s'est amuï après n (règle 229) et, en tout cas, après voyelle longue (règle 239 <157>) dès 250 av. J.C., comme en témoignent les inscriptions. Dès avant le 2e s. av. J.C., ces désinences secondaires ont la forme $-t$, $-nt$, sous l'influence indubitable des désinences primaires $-t$, $-nt$, de $*-ti$, $-nti$ (encore attesté), dont l' i final s'était amuï (règle 50) après le passage de $-t$, $-nt$ anciens à $-d$, $*-nd$. Quant au parfait asigmatique, sa désinence ancienne était $*-e$ à la 3e personne du singulier et sans doute $-\bar{e}r(e)$ à la 3e personne du pluriel. On trouve la première sous la forme $-ed$, la seconde avec la finale $-n$ (à côté de $-\bar{e}re$, qui subsistera comme variante) dès les plus anciens textes, puis respectivement sous la forme $-it$, $-(\bar{e}r)unt$ visiblement analogues.

A la 3e personne du singulier, les occurrences de la forme en $-t$ du parfait asigmatique sont au nombre de 105 (9), soit 4,03 %, celles du perfectum sigmatique de l'indicatif sont au nombre de 67 (10), soit 2,57 %, et celles des autres formes secondaires (précédées autrefois d'une voyelle longue) au nombre de 256 (11), soit 9,84 %. A la 3e personne du pluriel des formes secondaires, les occurrences de la forme en $-nt$ sont au nombre de 85 (12), soit 3,26 %.

1.5.2.

La finale du parfait asigmatique se présente dans le texte reconstruit sous la forme E\$. La règle analogique 19, de date préhistorique, la transforme en E\$T, qui est la forme assignée dès le début au parfait sigmatique et au futur II. E\$T est passé à E\$D selon la règle 20 et le \$D est passé à t dans toutes ces formes en vertu de la règle analogique 246, dont les effets

étaient déjà généralisés dès le 2e siècle avant J.C. Les finales anciennes en $\bar{a}t$, $\bar{e}t$, $\bar{i}t$ se présentent dans le texte reconstruit sous la forme $\$AT$, $\$ET$, $\$IT$. Le $-t$ y devient $-d$ selon la règle 20, $-d$ s'amuit après voyelle longue selon la règle 239 <157> (vers 250 av. J.C.) et bientôt apparaît un t analogique selon la règle 240 (d'où $\bar{a}t$, $\bar{e}t$, $\bar{i}t$, dont la voyelle s'abrège phonétiquement selon la règle 244 <158>, vers la fin du premier quart du 2e siècle avant J.C.). Enfin, la finale secondaire ancienne $*-nt$ a été notée $N\$T$, qui est devenu phonétiquement $*nd$, puis $-n$ (voir 1.5.1) noté $N\$$ et la règle analogique 241 y a ajouté un t final.

1.6.1.

Les séquences $-ant(-)$ et $-and-$ qui figurent dans un certain nombre de formes de 3e personne du pluriel, de participes présents et de gérondifs ou d'adjectifs verbaux avaient autrefois un $*\bar{a}$, qui s'est abrégé devant nt/nd en position intérieure ou finale et qui devait passer à e , phonétiquement, dans ces positions. Il y a tout lieu de croire que la pression des autres formes en \bar{a} où la voyelle gardait sa quantité et donc sa qualité (par ex. *amāmus*) est responsable du maintien (ou de la restitution) du a en question.

Les occurrences des formes classiques en $-ant(-)$ et $-and-$ sont au nombre de 142 (13), soit 5,46 %.

1.6.2.

Le texte reconstruit présente le \bar{A} suivi de $\$$, ce qui, après l'abrégement de la voyelle (règle 7, de date préhistorique) l'empêche de passer à e en position intérieure (règle 159 <106>) et finale (règle 222 <154>), grâce à la mention "excepté devant $\$$ " dans les règles en question.

1.7.1.

La gémignée $-ss-$ qui figure dans un certain nombre de formes de notre corpus authentique provient de l'adjonction à une racine à d/t final d'un suffixe commençant par t . Etant donné que dans les formes à gémination expressive, phénomène de date indo-européenne à coup sûr, on trouve régulièrement la gémignée tt non altérée, il y a lieu de supposer que l'origine du processus par lequel la séquence $*d/t + t$ est devenue $-ss-$, en latin notamment, est un effort du locuteur pour maintenir la racine distincte du suffixe, en l'occurrence une articulation explosive de la dentale finale de la racine. L'explosion de la

dentale devant une autre dentale aurait finalement provoqué l'apparition d'une sifflante et la séquence *tst se serait réduite en latin, notamment, à *ts par dissimilation, d'où -ss- (puis, éventuellement -s- après ou devant consonne et, à l'époque classique, après voyelle longue). Nous estimons que l'articulation explosive, physiologiquement anormale dans ces conditions, est un cas de maintien analogique, quelles qu'aient été ses conséquences désastreuses à ce point de vue.

Les occurrences de -s(s)- issu de *d/t + t sont au nombre de 117 (14), soit 4,5 %.

1.7.2.

L'archétype de -ss- issu de *d/t + t a été noté D/T\$T, la séquence s'est transformée en *tst par la règle "analogique" 12 <10>, de date préhistorique, d'où *ts, règle 13 <11>, puis ss, règle 14 <12>, également préhistoriques. On peut ajouter que c'est le processus *tst → *sst qui était phonétiquement attendu. Le maintien, à ce stade, du t final de la racine, d'où résulte la disparition du second t par dissimilation, nous semble une seconde manifestation du phénomène d'analogie.

1.8.1.

Les séquences anciennes *mt, *ms, *ml devaient devenir phonétiquement nt, ns, nl (puis ll), comme on peut l'observer dans un certain nombre de formes attestées. Mais là où m terminait une racine et où t, s, l représentaient un suffixe, les locuteurs (du moins dans le parler soutenu) se sont efforcés de maintenir l'intégrité phonique de la racine en conservant la phase explosive du m, laquelle a fini par se transformer en l'occlusive labiale p. Nous considérons que ce p est l'aboutissement d'un phénomène de maintien analogique.

Les occurrences des séquences classiques mpt, mps, mpl d'origine analogique sont au nombre de 21 (15), soit 0,8 %.

1.8.2.

Les séquences anciennes *mt, *-ms, *ml qui allaient subir ce processus ont été notées M\$T, M\$S, M\$L et la règle analogique 76 <44>, de date préhistorique, puis sa récurrence, 179, qui a dû exercer ses effets peu de temps après la fixation des préverbes (cf. le récent parfait sigmatique cōmpsi, de *co + em + s-, en face du simple emi) ont donné à ces séquences leur aspect classique.

1.9.1.

Les séquences anciennes *gt, *gs ont dû se transformer phonétiquement en *ct*, *cs* dès leur formation; mais dans les racines à *g* final (par ex. *ag-*) suivies d'un suffixe en *t*, *s*, les locuteurs tentèrent d'articuler la sonore, du moins là où le lien était clair entre la forme suffixée et la racine (par ex. dans *ag + *tos*, mais non dans *ag + *sis*). Cet effort, relevant de l'analogie, s'avéra vain pour des raisons physiologiques, mais laissa des traces : les vibrations de la sonore redevenue sourde s'ajoutèrent à la voyelle précédente, qu'elle allongea (sauf *i*, la plus brève de toutes les voyelles (16), d'où *āctus* en face de *agō*, *māximus* (17) en face de *magnus*, mais *āxis*, sémantiquement éloigné de *ag-*).

Les occurrences d'une voyelle allongée dans ces conditions sont au nombre de 43 (18), soit 1,65 %.

1.9.2.

Les séquences anciennes ayant provoqué cet allongement sont notées G\$T, G\$\$; une règle phonétique de date préhistorique, la règle 1 <1>, en fait K\$T, K\$\$, et une règle analogique, 56 <34>, allonge *a* et *e* précédents. Cette règle est antérieure au phénomène d'altération du timbre des voyelles brèves en syllabe intérieure (cp. *adāctus*, en face de *ag-*, et *affectus*, en face de *fac-*), c'est-à-dire antérieure à 450 av. J.C.

Nous avons ainsi terminé la série des phénomènes analogiques que nous avons qualifiés de systématiques. Nous passons aux faits où se manifeste une oscillation entre la présence et l'absence de ces phénomènes dans le même environnement phonique. Pour ces faits, nous n'avons pas tenu compte dans le texte reconstruit de l'influence – positive ou négative – de l'analogie. Notre recensement est basé sur les résultats, fournis par l'ordinateur, différents de ce que pouvait faire attendre une évolution phonétique normale. Nous les présenterons dans l'ordre décroissant des occurrences.

1.10.

Certaines séquences consonantiques ont subi phonétiquement ou bien un allègement (par ex. *ns*, *nf* en *s*, *f*, *cs* + consonne en *s* + consonne) ou bien une modification qualitative (par ex. *df* en *ff*, *nl* en *ll*). Sous l'influence évidente des formes de même sens où la consonne en question ne devait pas être phonétiquement affectée (par ex. les préfixes *in*, *ex*, *ad* devant voyelle), on peut observer un nombre important de restitutions

(ou de maintiens) analogiques, fussent-elles purement graphiques, comme *abs* (pour *aps*, courant dans le texte de Plaute) d'après *ab*.

Nous avons relevé dans le texte authentique 367 formes ayant subi une influence analogique, soit 14,11 %. Dans le détail, nous trouvons, en commençant par les formes où le changement phonétique est le plus ancien, 1 *mt* au lieu de *nt* (règle 78 <45>), 7 *rs* et 2 *br* au lieu de *rr* (règle 83 <66>), 1 *dl* au lieu de *ll* (règle 85 <55>), 3 *dc* (ou *dqu*), 3 *dg*, 3 *dp* au lieu de *cc* (ou *cqu*), *gg*, *pp* (règle 108 <73>), 6 *df* au lieu de *ff* (règle 109 <74>), 7 *ds*, 1 *dsc*, 1 *dst* au lieu de *ss*, *sc*, *st* (règle 110 <75>), 2 *dn* au lieu de *nn* (règle 111 <76>), 1 *bm*, 3 *bn* au lieu de *mm*, *mn* (règle 112 <77>), 18 *mqu* au lieu de *nqu* (règle 113 <78>), 23 *rs* au lieu de *ss* (de **rss* < **rt* + *t*, règle 116 <80>), 1 *nr*, 4 *nl*, 2 *nl* au lieu de *rr*, *ll*, *ll* (règle 129 <87>), 151 *ns*, 25 *nf*, au lieu de *s*, *f* (règle 139 <95>), 3 *nx*, 7 *nct*, au lieu de *ns*, *nt* (règle 186 <125>), 10 *xc* (ou *xqu*), 15 *xp*, 18 *xt*, au lieu de *sc* (ou *squ*), *sp*, *st* (règle 187 <124>), 6 *psc*, (ou *psqu*), 15 *pst*, 3 *rsp*, 1 *rst*, au lieu de *sc*, *st*, *sp*, *st* (règle 191 <127>). Notons aussi 3 *e* pour *ex* devant une consonne sourde initiale, par analogie avec les cas où *ex* devant consonne sonore était devenu *e* (règles 132 <90> et 172 <115>); notons enfin 8 graphies avec *b* pour *p* de *ob*, préposition, et 12 graphies avec *b* pour *p* de *ob*, préverbe, lorsque ce morphème était suivi de *s* ou de *t* (19).

1.11.

**w*, noté *v*, s'était amuï entre voyelles semblables avant la première moitié du 3e siècle av. J.C. (règle 174 <104>) et probablement plus tôt entre deux *ö* (règle 92, de date préhistorique). Sous l'influence des formes du même mot où *v*, se trouvant dans un environnement différent, subsistait, on trouve de nombreuses restitutions de cette consonne (par ex. *dinae*, qui figure sur une inscription, est très généralement écrit *divinae*, avec trois syllabes prononcées en langage soutenu, comme le montre notamment la scansion). *v* s'est également amuï devant *ö*, *ü*, règle 210 <141>, au plus tard au début du 2e s. av. J.C. et a été restitué dans de nombreuses formes. A l'inverse, là où il devait subsister phonétiquement, il ne figure pas dans un certain nombre de formes ayant un lien sémantique évident avec les formes à *v* amuï et non restitué (par ex. *dea*, au lieu de *dīva*, sous l'influence de *deus*, de **deywos*, ou *olea*, au lieu de *olīva*, sous l'influence de *oleum*, de **elaywom*).

Les occurrences de formes à *v* restitué sont au nombre de 310 (20) dans le texte authentique, soit 11,92 %, et celles où *v* manque par analogie, au nombre de 26, ou de 39, soit 1,5 %, si l'on peut considérer les formes bâties sur la racine *wok^w telles que *vocāre*, où *c*, et non *qu*, semble bien dû à l'influence de *vocō* et de *vōx* (21).

1.12.

Les voyelles brèves en syllabe intérieure ont subi des modifications qualitatives, phénomène appelé parfois "apophonie". Sous l'influence des formes où la syllabe en question était initiale, ou bien la modification n'a pas eu lieu ou bien la voyelle modifiée a fini par reprendre son timbre ancien. Certains dérivés ou composés et certains emprunts ont dû par ailleurs se former ou entrer dans la langue postérieurement à la période où s'est exercée l'apophonie. Dans l'ignorance où nous sommes à ce sujet, nous retiendrons en bloc tous les cas où l'analogie a pu jouer, à l'exception des noms propres, des mots d'origine grecque et des huit composés fantaisistes : *blandiloquentia*, *cornifrontēs*, *dentifrangibule*, *falsiloquium*, *sēmihominēs*, *sociofraude*, *stultiloquium* et *superbiloquentem*. Les formes ayant un *e*, un *o*, un *u* anciens au lieu de *i* (règle 148 <101>) sont respectivement au nombre de 95 (22), 46 (23) et 35 (24), soit 3,65 %, 1,76 %, 1,34 % ; celles qui ont un *o* ancien au lieu d'un *u* en syllabe fermée (règle 162 <108>) ou devant *l*, *v* en syllabe ouverte (règles 144 <98> et 145 <99>) sont respectivement au nombre de 20 (25) et 12, soit 0,76 % et 0,46 % ; celles qui ont un *a* au lieu d'un *e* en syllabe fermée (règle 159 <106>) sont au nombre de 10, soit 0,38 % ; on compte enfin une forme en *au* au lieu de *ū* et une en *ae* au lieu de *ī* en syllabe intérieure (règle 159 <106>, puis 168 <111> et 217 <145> pour *ū*, 207 <138> et 216 <144> pour *ī*). En tout, 220 occurrences, soit 8,46 %.

1.13.

L'accusatif singulier des thèmes en *-i* était anciennement en *-im* et il l'est resté dans un certain nombre de mots (par ex. dans *partim*, devenu adverbe). Dans d'autres mots, l'influence des thèmes consonantiques, où **m* était devenu *-em* (règle 18 <15>) a fait remplacer *-im* par *-em* (par ex. dans *partem*). Les occurrences analogiques de *-em* sont au nombre de 67 (26), soit 2,57 %.

1.14.

Dans certains cas, deux voyelles en hiatus se sont contractées phonétiquement (règles 59 <89>, 71 <41>, 131 <89>, 177 <105>). Par analogie avec les cas de non-contraction phonétique ou avec les formes simples correspondantes, l'hiatus a parfois été maintenu ou restitué (par ex. dans *nihil*, avec *h* restitué d'après *hilum*, à côté de *nil*). Ces occurrences sont au nombre de 21 (27), soit 0,7 %. A l'inverse, on trouve des contractions là où l'hiatus aurait été normal : 15, soit 0,57 % (28).

1.15.

Les diphtongues à premier élément long ont perdu leur élément semi-vocalique (règle 11 <8>) devant *-m* (par ex. *djēwm est devenu *djēm, puis *diem*), tandis qu'elles subissaient un abrégement devant une autre consonne, fût-ce en sandhi externe (règle 9 <7>) (par ex. *djēw(s) est devenu *djew(s), puis *diū*, *diūs*, attestés). Les dernières formes ont généralement subi l'influence des formes en *-m* (d'où par ex. *diēs*, *rē*). Ces occurrences sont au nombre de 27 (29), soit 1,03 %.

1.16.0.

Il reste à examiner les autres catégories où a joué l'analogie; leurs occurrences sont globalement au nombre de 153, soit 5,88 %.

1.16.1.

Le mot le plus fréquent est *ibi* 22, soit 0,84 %, de *i-dhey, qui aurait dû devenir **idi (règle 40 <25>, de date préhistorique), mais a certainement subi l'influence de *ubi*, de *u-dhey (règle 35 <22>). Certains voient cependant une finale en *-bhey dans les deux cas.

1.16.2.

Vient ensuite la finale *-or* représentant le suffixe nominal *-ōs* (par ex. dans *arbōs*) et contenue dans le suffixe de comparatif **-yōs* (au neutre **-yos*, d'où *-ius*). Sous l'influence manifeste des cas où *s*, se trouvant entre voyelle, est devenu *r* (par ex. dans *arboris*) (règle 137 <93>), la finale *-ōs* est devenue *-ōr*, puis *-or* (règle 244 <158>, postérieure de peu au premier quart du 2e siècle av. J.C.). Les formes présentant ce nivellement analogique sont au nombre de 18, soit 0,69 %.

1.16.3.

Les formes d'inflectum du verbe *veniō*, de *g^{wo} nī-, présentent un *e* en syllabe initiale, alors que, phonétiquement, on se serait attendu à un *i* (règle 48, de règle préhistorique). Ces formes ont fort probablement subi l'influence des formes du perfectum, du type *vēnī*, et du participe en *-to-*, *ventu(m)*, de *g^wŋto- (règle 18 <15>). Elles sont au nombre de 18, soit 0,69 %.

1.16.4.

L'accusatif pluriel des thèmes en *-i-* était, au genre animé, en *-īs*, de *i-ns (règles 61, 62 <115, 116>). Cette finale est encore constante dans le texte de Plaute, mais on trouve le plus souvent *-ēs* dès Caton l'Ancien. Le changement se situe donc dans la première moitié du 2^e siècle av. J.C. Il provient manifestement de l'influence des thèmes consonantiques, où *-ŋs était devenu *-ēs* phonétiquement (règles 18 <15> et 61, 62 <115, 116>). Les finales en *-ēs* pour *-īs* sont au nombre de 14, soit 0,53 %.

1.16.5.

Jusqu'en 90 av. J.C., le perfectum de *iubeō*, du moins dans les textes techniques, pouvait se présenter sous la graphie *ious-*, de *yewdh-s. Sous l'influence probable du participe et du dérivé *iussus*, on trouve régulièrement *iuss-*, au lieu de *iūs- (règles 168 <111> et 217 <145>) (30) dans les textes de Plaute.

Les occurrences analogiques à *u* bref de ce verbe sont au nombre de 13, soit 0,5 %.

1.16.6.

Le reste des formes analogiques est assez diversifié. J'énumérerai simplement les principaux cas en comparant la forme authentique à la forme phonétiquement attendue. On trouve 9 occurrences de *mulier* au lieu de **muliis, 6 occurrences de *bone* et *bonī* au lieu de **bene (vocatif) et **benī, 6 occurrences de *lingua(-)* et *lingula(-)* au lieu de *dingua(-)*, attesté, et **dingula(-), 6 occurrences du type *(sexā)gintā* au lieu de **(-)centā et, en outre, *trīgintā* au lieu de **tercentā, 2 occurrences de *trīduum* au lieu de **terduum, 2 occurrences d'ablatif en *-e* au lieu de *-ī* (attesté), un génitif en *-is* (*acris*) au lieu de **īs etc.

2.

Nous reviendrons, *en les complétant*, sur tous ces faits.

Notes

- (1) Pour les buts, la méthode et les étapes de cette recherche, voir nos articles intitulés "Recherche sur la phonologie diachronique du latin ancien", dans *Langues et linguistique*, 4/5, 1978/1979, 39-64; "De l'«indo-européen» au latin par ordinateur : un programme de phonologie diachronique", dans *Revue de l'organisation internationale pour l'étude des langues anciennes par ordinateur*, 1/2, 1979, 1-22; "Recherche par ordinateur sur la phonologie diachronique du latin", à paraître dans les *Actes du XVIe congrès international de linguistique et philologie romanes* (Palma de Mallorca, avril 1980); "Recherche par ordinateur sur la phonologie diachronique du latin ancien : la septième étape", dans *Langues et linguistique*, 8, 2, 1982, 195-218; "De l'«indo-européen» au latin par ordinateur : quelques résultats et quelques perspectives", dans *Actes du Congrès international "Informatique et Sciences humaines"* (Liège, novembre 1981), 583-588; "Justification of the Formulation and Position of Phonological Rules in an Algorithmic Series Generating Early Latin form «Indo-European»", dans *Sixth International Conference on Computers and the Humanities* (Raleigh, North Carolina, juin 1983), 401-405; "Un programme de phonologie diachronique : de l'«indo-européen» au latin par ordinateur. Version définitive" dans *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, 11, 1-2 (1985), 203-243.
Nous remercions le Conseil de recherches en Sciences humaines du Canada et l'Université Laval, Québec, dont les subventions nous ont permis d'entreprendre et de poursuivre ces recherches.
- (2) Pour la controverse en cours depuis l'époque des néo-grammairiens, voir notamment Paul Kiparsky, *Explanation in Phonology*, Foris, 1982, 199-236.
- (3) Mots ayant plus de deux occurrences : *ea* 15, *mea* 8, *illa* 6, *nulla* 5, *tria* 5, *altera* 5, *ipsa* 5, *summa* 4, *salva* 4, *quanta* 4, *contenta* 3, *irata* 3, *sola* 3, *causa* 3, *data* 3, *vestra* 3, soit 80 sur 237.
- (4) Mots ayant plus de deux occurrences : *vera* 6, *bona* 6, *multa* 6, *ornamenta* 5, *facta* 5, *mea* 4, *verba* 4, *tua* 4, *certa* 3, *dolia* 3, *consilia* 3, *illa* 3, *ligna* 3, *cetera* 3, *vasa* 3, *iuga* 3, soit 68 sur 197.
- (5) Mots ayant plus de deux occurrences : *dei* 14, *mortui* 4, *alii* 3, *multi* 3, soit 24 sur 82.
- (6) Il n'y a pas dans le corpus de mot à finale de génitif en *-ae* attesté plus de deux fois; deux seulement y figurent deux fois : *terrae* et *familiae*.
- (7) Trois mots en présentent plus de deux occurrences : *meae* 3, *minae* "mines" 3, *ancillae* 3.
- (8) Un seul mot en présente trois occurrences : *homines*; six en présentent deux : *boves*, *parietes*, *oratores*, *senes*, *arbores*, *celantes*.
- (9) Mots ayant plus de deux occurrences : *fuit* 11, *abiit* 5, *fecit* 4, *venit* 3, *dedit* 3, soit 26 sur 105.
- (10) Deux mots ont plus de deux occurrences : *jussit* 5, *dixit* 4, soit 9 sur 67.

- (11) Mots ayant plus de deux occurrences : *sit* 34, *siet* 11, *habeat* 7, *esset* 5, *fiat* 5, *possit* 5, *faciat* 4, *oporteat* 4, *erat* 4, *amet* 4, *juserat* 3, *det* 3, *posset* 3, *eat* 3, *sciat* 3, soit 98 sur 256.
- (12) Formes ayant plus de deux occurrences : *sint* 5, *sient* 5, *faciant* 3, *perdant* 6, *erant* 3, soit 22 sur 85.
- (13) Cinq mots présentent plus de deux occurrences : *perdant* 6, *amanti* 3, *faciant* 3, *amant* 3, *erant* 3. Deux mots seulement apparaissent deux fois : *veniant* et *vigilant*.
- (14) Mots ayant plus de deux occurrences : *adve/orsum* 3, *adve/orsus* 3, *defessus* 3, *necesse* 3, *ussu* (d'où *usu*) 3, soit 15 sur 117. Les racines suivantes sont les mieux représentées : celles de *verto* 25, *sedeo* 10, *mitto* 8, *odium* 6, *utor* 6; le suffixe le mieux représenté est *-osus* (de *o + wont + tos) 21.
- (15) Aucun mot de cette catégorie n'a plus de deux occurrences. La racine de loin la mieux représentée est celle de *emo* 16.
- (16) Les exemples manquent pour *o* et *u*.
- (17) L'interprétation que nous donnons de l'allongement est controversée. Notamment C. Watkins dans *Harvard Studies in Classical Philology*, 74, 1970, 55 ss, la combat et propose une autre explication, fondée d'ailleurs également sur l'analogie mais à l'intérieur de la flexion verbale. Mais comment expliquer le *ā* de *maximus*, noté comme tel dans une inscription ? Voir N.E. Collinge, dans *Folia Linguistica*, VIII, 1/4, 1975, 223 ss.
- (18) Formes ayant plus de deux occurrences : *recte* 10, *maxime* 6, *maximo* 3. Les racines les mieux représentées sont celles de *magnus* 15, *rego* 13.
- (19) Les racines les mieux représentées sont celles de *verto* 20, *censeo* 10, *mensis* 6, les morphèmes les plus fréquemment restitués sont les préfixes *con-* 49, *in* 42, *ad* 27, *trans* 10 et le suffixe *-nt-* (+ s) 29.
- (20) Formes ayant plus de deux occurrences : *quod* 90, *quō* 45, *quoque* 9, *audīvī* 10, *servus* 9, *coquum* 8, *quos* 7, *quot* 6, *servum* 6, *servo* 5, *coquus* 3, *aliquo* 3, *servos* 3, soit 204 sur 310.
- (21) Aucune des formes de cette catégorie n'a plus de deux occurrences. Les racines les mieux représentées sont celles de *voco* 14 et de *olea* 11.
- (22) Formes ayant plus de deux occurrences : *ingenium* 4, *invenies* 4, *intellego* 4, *adveniens* 3. Les racines les mieux représentées sont celles de *venio* 25, *sequor* 11, *genium* 8, *pes* 7, *lego* 5.
- (23) Forme ayant plus de deux occurrences : *eloquar* 4. Les racines les mieux représentées sont celles de *loquor* 12, *modus* 8, *voco* 6, *probus* 5.
- (24) La racine la mieux représentée est celle de *pudor* 7.
- (25) La racine la mieux représentée est celle de *spondeo* 9.
- (26) Mots ayant plus de deux occurrences : *quem* 22, *partem* 4, *erilem* 3, *ignem* 3, *vestem* 3.

- (27) La racine la mieux représentée est celle de *nihil* 14, la combinaison morphologique la plus fréquente est *-iis-*, par ex. dans *periisse* 5.
- (28) La seule racine représentée est celle de *deus* 15.
- (29) Formes ayant plus de deux occurrences : *res* nominatif 15, *re* 9, *res* accusatif 4, *rebus* 4, *rerum* 3, *dies* 3. Les deux seuls mots représentés sont *res* 29 et *dies* 6.
- (30) On ne sait trop s'il faut faire intervenir une influence de *iubeō*, car on trouve des formes épigraphiques telles que *ioubeatīs*, ce qui laisserait supposer que l'*u* bref de *iubeō* est lui-même analogique. Il est possible qu'aient coexisté anciennement un verbe d'état **judh-ē-* et un causatif **jowdh-ey-*.